Laisse-moi rester, tout simplement

Le plus difficile, c'est de partager sa vie quand il ne se passe rien d'extraordinaire



Laura Bellini

Laisse-moi rester, tout simplement

Le plus difficile, c'est de partager sa vie quand il ne se passe rien d'extraordinaire

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903858

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 5
Chapitre 1 - Des conditions que je n'avais pas prévues.....13
Chapitre 2 - Une place à table..... 25
Chapitre 3 - Ce qui n'était pas prévu 38
Chapitre 4 - Une soirée sans programme 50
Chapitre 5 - Le droit de dire non 67
Chapitre 6 - Le premier baiser..... 80
Chapitre 7 - Entre ce qui nous appartient et ce que voient les autres 94
Chapitre 8 - Là où personne ne joue de rôle.....106
Chapitre 9 - Le prix d'un risque partagé 119
Chapitre 10 - Sans possibilité de fuite 131
Chapitre 11 - Les choses qu'il faut apprendre à demander 146
Chapitre 12 - L'histoire que je n'avais pas le droit de raconter 156
Chapitre 13 - Tout ce qu'on ne peut pas montrer 169
Chapitre 14 - Ce que nous avons peur de nommer..... 181
Chapitre 15 - Quand l'amour entre dans les projets 192
Chapitre 16 - Un silence qu'on ne peut pas prévoir 205
Chapitre 17 - Ce qui reste après le silence..... 217
Chapitre 18 - Une place qu'on n'a pas besoin de justifier..... 228
Chapitre 19 - Rester sans promettre la perfection.....241

Chapitre 20 - Laisse-moi rester, tout simplement..... 252

INTRO

La première chose que je vis en entrant dans la maison de la culture fut une feuille de papier scotchée à la porte de la salle de spectacle. Quelqu'un y avait écrit au gros feutre noir : « MERCI DE NE PAS DÉPLACER LES CHAISES. LE PLANCHER NE LE SUPPORTERA PAS. »

Je restai devant cet avertissement, un dossier sous le bras, le téléphone à l'oreille et un plan qui, une heure plus tôt encore, me semblait parfait.

— Bien sûr que nous serons dans les temps, dis-je à mon interlocutrice. Six semaines, c'est largement suffisant. Il me faut simplement la confirmation du financement et le contrat signé avec l'entreprise chargée des travaux.

Un silence s'installa à l'autre bout du fil. Je connaissais ce genre de silence. Il signifiait généralement que quelqu'un s'apprêtait à annoncer une mauvaise nouvelle et cherchait comment éviter d'en porter la responsabilité.

— Nadia, n'oublie pas que l'argent est destiné à l'événement, pas à une rénovation complète, finit par répondre Marta, ma coordinatrice au sein de la fondation.

— Je n'envisage pas une rénovation complète.

Mon regard suivit une fissure qui traversait le mur depuis le rebord de la fenêtre jusqu'à une plinthe en train de se détacher.

— Plutôt un petit rafraîchissement.

— Avec toi, un petit rafraîchissement finit toujours par se transformer en soirée de gala.

— Parce que les gens méritent mieux que des chaises en plastique et un thermos de thé.

— Parfois, les gens veulent simplement boire une tasse de thé.

Je souris, même si elle ne pouvait pas me voir.

— C'est bien pour ça qu'il y aura du thé. Dans des tasses en porcelaine.

Je raccrochai avant qu'elle ait le temps de protester. J'avais trente-sept ans, douze années d'expérience dans l'organisation d'événements culturels et une dangereuse tendance à considérer chaque contrainte comme une invitation à négocier. Grâce à cela, j'avais réussi à organiser un concert dans une grange sans chauffage, à convaincre une actrice célèbre de se produire bénévolement et à transformer un square abandonné en un lieu dont la moitié de la voïvodie avait parlé pendant une semaine entière.

En revanche, j'étais incapable d'accepter sereinement qu'une chose puisse être suffisamment bien sans mon intervention.

Ce dernier détail, naturellement, ne figurait pas sur mon CV.

La maison de la culture se dressait à la périphérie d'une petite ville de Podlachie, entre une épicerie et une route qui menait vers les champs. Elle possédait un escalier en bois, un toit vieux de plusieurs décennies et une odeur impossible à confondre avec une autre : de la poussière, de vieilles planches, de la peinture à l'huile et du thé qui avait infusé beaucoup trop longtemps. La lumière d'octobre entrait par les hautes fenêtres et éclairait la salle vide que je comptais, six semaines plus tard, remplir d'habitants, de musique et de conversations.

Je connaissais déjà le nom de l'événement.

« Un endroit pour nous ».

J'avais une maquette d'affiche, un programme provisoire et une liste de personnes que je souhaitais inviter. Il ne manquait qu'une chose essentielle : une salle dans laquelle on puisse accueillir du public sans mettre personne en danger.

Je repoussai du bout de ma chaussure un morceau de linoléum décollé et sortis mon téléphone pour prendre une photo. Le plancher, une bande de lumière et les chaussures de travail de quelqu'un entrèrent dans le cadre.

— Vous feriez mieux de ne pas photographier ça, entendis-je.

Je relevai la tête.

L'homme qui se tenait à l'autre bout de la salle avait une petite équerre métallique à la main. Il portait un pull sombre aux manches retroussées et un pantalon couvert de poussière de bois. Je distinguai les premières mèches grises dans ses cheveux et, sur son visage, cette tranquillité propre aux gens qui travaillent de leurs mains, parfois plus convaincante que le plus élégant des costumes.

Il n'avait pas l'air d'attendre mes instructions.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Parce que si vous voulez montrer ce qu'il faut réparer, vous ne verrez rien d'ici.

Il s'accroupit près d'une des lames du plancher et appuya dessus avec son pouce. Le bois céda dans un craquement sec.

— Le problème est là. Pas à l'endroit où le revêtement se décolle.

Je m'approchai.

— C'est vous qui êtes chargé des travaux ?

— Przemysław Dąb.

Il se redressa et me tendit la main. Sa poignée était ferme, mais il ne cherchait pas à me prouver sa force.

— Nadia Ryś. Je suis responsable du projet.

— Je sais.

— Comment ça ?

Il désigna d'un mouvement du menton les documents étalés sur le rebord de la fenêtre.

— Votre nom figure sur toutes les feuilles.

Je laissai échapper un petit rire.

— J'aime bien tout avoir sous contrôle.

— J'avais remarqué.

Ce n'était pas un compliment. Curieusement, ce n'était pas non plus un reproche.

Przemysław retourna examiner le plancher, tandis que je continuais à l'observer un peu plus longtemps que la politesse ne l'exigeait. Il devait avoir un peu plus de quarante ans. Il se déplaçait sans se presser, comme s'il n'avait rien à prouver à personne. Cela avait quelque chose d'agaçant, surtout pour une femme qui avait répondu à dix-sept appels depuis le matin et modifié trois fois son planning.

— J'ai besoin d'un devis pour demain, annonçai-je.

— D'ici demain, je peux vous dire ce qui est urgent.

— Et pour le reste ?

— Quand j'aurai vérifié la structure.

— Nous avons six semaines.

— Le plancher n'est pas au courant.

Nous nous regardâmes en silence pendant un instant.

— Vous êtes toujours aussi optimiste ?

Le coin de sa bouche frémit.

— Quand il s'agit de bois ? Toujours.

Je m'apprêtais à lui répondre quelque chose d'aussi mordant quand mon attention fut attirée par une vieille table contre le mur. Son plateau était couvert de rayures et l'un de ses pieds reposait sur un morceau de brique. À sa surface se trouvait un petit bloc de bois poli par des centaines de mains.

— Qu'est-ce que c'est ?

Przemysław suivit mon regard.

— Une pièce de jeu. Autrefois, les anciens se retrouvaient ici le jeudi. Ensuite, d'autres personnes ont commencé à venir. Quelqu'un apportait un gâteau, quelqu'un d'autre des cartes. Il paraît que, parfois, ils restaient jusque tard dans la soirée.

— Et ils ont arrêté ?

— Le toit de la salle s'est mis à fuir. Après, il y a eu d'autres problèmes.

Il prit le morceau de bois et le reposa exactement au même endroit.

— Ce serait dommage de faire quelque chose de magnifique ici si, ensuite, plus personne n'avait d'endroit où s'asseoir.

Cette phrase m'arrêta plus efficacement que toutes ses remarques précédentes sur le plancher.

Je regardai mes documents. J'avais tout prévu : le déroulement de l'inauguration, les propositions de spectacles, les partenariats avec les médias, le plan de

communication. En revanche, je n'avais aucune réponse à une question : qui viendrait ici un jeudi ordinaire, lorsque les lumières seraient éteintes et que les photographes seraient rentrés chez eux ?

— L'événement doit attirer les gens, répondis-je.

— Je veux bien le croire. Mais après, il faut encore leur donner envie de rester.

Je ne répondis pas immédiatement.

Un bruit de porte qui se refermait nous parvint du couloir. Dehors, le vent agita les branches d'un vieux tilleul. Przemysław se pencha pour ramasser ses outils et je ressentis soudain une étrange envie qu'il ne mette pas fin à notre conversation.

— Vous avez des idées ? demandai-je.

Il se redressa.

— Pour la salle ?

— Pour donner aux gens envie de revenir.

Il m'observa attentivement pendant quelques secondes, comme s'il cherchait à savoir si ma question était sincère.

— Il faudrait commencer par leur demander ce dont ils ont besoin.

— J'ai préparé un questionnaire.

— Et vous avez parlé à quelqu'un ?

Je serrai un peu plus fort mon dossier.

— Je ne suis ici que depuis deux heures.

— C'est un bon début.

Il avait dit cela avec douceur. Sans condescendance ni satisfaction d'avoir eu le dernier mot. Et c'était précisément

pour cette raison que je me sentis soudain étrangement vulnérable.

D'habitude, je savais parfaitement comment faire bonne impression. Je savais à quel moment hausser le ton, quand sourire et comment convaincre mon interlocuteur que l'idée dont il se méfiait encore quelques instants auparavant correspondait exactement à ce qu'il lui fallait. Face à Przemysław, aucun de ces réflexes ne me paraissait particulièrement utile.

Mon téléphone vibra. Un message de Marta apparut sur l'écran : « N'oublie pas les supports de communication. Le sponsor veut voir des gens au travail. »

Par réflexe, je levai mon téléphone.

— Je peux vous prendre en photo ? Pour la documentation du projet.

Przemysław regarda d'abord le téléphone, puis moi.

— Pas aujourd'hui.

Je baissai la main.

— Très bien.

Il acquiesça, comme si ma réponse allait parfaitement de soi, puis reprit ses mesures sur les planches.

Et je fus surprise de constater à quel point j'avais envie de comprendre ce qui se cachait derrière son refus. Ce n'était pas parce que j'avais besoin de cette photographie. Je voulais comprendre cet homme qui venait de dire « non » sans la moindre difficulté à une femme habituée à trouver une solution à tout.

Quelques minutes plus tard, alors que je sortais sur l'escalier en bois, je vis Przemysław apparaître dans l'embrasure de la porte, mon dossier à la main.

— Vous avez oublié vos plans.

Il me tendit les documents, mais ne s'écarta pas tout de suite. Nous étions suffisamment proches pour que je perçoive sur son pull une légère odeur de bois fraîchement coupé.

— Merci.

— Madame Ryś ?

— Oui ?

— Revenez demain sans appareil photo, s'il vous plaît.

Je haussai les sourcils.

— Et avec quoi, alors ?

Il jeta un regard vers la salle vide.

— Avec du temps.

Il referma la porte avant que j'aie pu répondre.

Je restai sur les marches, l'air frais contre mon visage et mon dossier serré contre ma poitrine. Mon agenda était rempli de rendez-vous planifiés au quart d'heure près. Je ne me souvenais plus de la dernière fois où quelqu'un m'avait demandé du temps sans me promettre le moindre résultat en échange.

Je regardai la porte fermée.

Serais-je capable de revenir ici demain, non pas pour organiser quelque chose, mais simplement pour être vraiment présente auprès de quelqu'un ?

Chapitre 1 - Des conditions que je n'avais pas prévues

Le lendemain matin, j'arrivai à la maison de la culture un quart d'heure avant l'heure convenue, avec un gobelet de café en carton, mon ordinateur portable et la ferme intention de ne laisser personne me déstabiliser cette fois-ci.

J'avais laissé mon appareil photo dans la voiture.

Ce n'était pas un geste particulièrement héroïque, mais il m'avait coûté davantage que je ne voulais l'admettre. Dans mon métier, documenter la réalité était devenu presque un réflexe. Quand je voyais une belle lumière, je pensais à une photographie. Quand quelqu'un prononçait une phrase émouvante, je la retenais en songeant qu'elle pourrait servir dans nos supports de communication. Même les rencontres fortuites, je savais les transformer en histoires qui nous aidaient ensuite à obtenir des financements pour de nouveaux projets.

Ce matin-là, pourtant, j'avais décidé de commencer par écouter.

Przemysław se tenait près de la fenêtre ouverte de la salle, penché sur un croquis tracé au crayon sur un morceau de carton. Il portait une chemise gris clair aux manches retroussées. Lorsqu'il entendit mes pas, il releva la tête et regarda mes mains.

— Sans appareil photo, constata-t-il.

— Mais avec du café et des arguments.

— Les arguments pourraient être utiles. Pour le café, posez-le loin du bois, s'il vous plaît.

Je déplaçai mon gobelet sur le rebord de la fenêtre.

— Bonjour à vous aussi.

Il sourit, franchement cette fois.

— Bonjour, madame Ryś.

Je ne savais pas pourquoi sa façon de prononcer mon nom me donnait l'impression qu'il était réellement heureux de me voir. Peut-être parce qu'il ne cherchait pas à se montrer exagérément courtois. Il me regardait sans se presser, avec attention, puis retournait à son travail, comme s'il considérait que je n'avais pas besoin d'être constamment au centre de son intérêt.

C'était à la fois agréable et insupportable.

J'étalai mes documents sur la table dont le pied bancal reposait toujours sur une brique.

— J'ai préparé un calendrier. Première semaine : mise en sécurité. Deuxième et troisième semaines : réparations. Quatrième : peinture et aménagement. Cinquième : répétitions, installation de l'espace et communication. Sixième : inauguration.

Przemysław s'approcha et examina la feuille imprimée.

— Et quand saurons-nous ce qu'il faut réparer ?

— Pendant la première semaine.

— Donc votre calendrier suppose que nous trouverons exactement autant de problèmes que nous aurons le temps d'en résoudre ?

— Il suppose que nous travaillerons efficacement.

— Le bois ne travaille pas selon un calendrier.

— Les gens non plus, et pourtant j'arrive bien à organiser des événements.

Il me regarda avec une expression qui ressemblait à de l'amusement.

— Ça doit être intéressant.

— Quoi donc ?

— Essayer d'organiser tout le monde.

Je retins un sourire.

— Pas tout le monde. Seulement ceux qui ne lisent pas mes messages.

Przemysław se pencha sur le plan de la salle et marqua trois endroits au crayon rouge. Il m'expliqua que le plancher devait être examiné près du mur extérieur, là où l'humidité s'était infiltrée pendant des années. Une partie des vieilles lames pourrait être conservée, mais il refusait de le promettre avant d'avoir retiré une portion du revêtement. L'une des fenêtres fermait mal et il fallait également vérifier les solives sous la scène.

Je l'écoutais tout en essayant de convertir ses paroles en argent et en jours.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Ça dépendra de ce que nous trouverons.

— Une estimation ?

— Une estimation ne sera honnête qu'après l'inspection.

— Vous savez que ce genre de phrase plonge les organisateurs d'événements culturels dans le désespoir ?

— Je préfère une organisatrice désespérée à un invité qui passe la jambe à travers le plancher.

Sur ce point, je ne pouvais pas le contredire.

Je lui montrai la visualisation préparée par notre graphiste. Des murs clairs, des rangées de chaises, une

petite scène, des guirlandes lumineuses discrètes et une grande inscription « Un endroit pour nous » suspendue au-dessus de l'entrée.

Przemysław examina l'image, mais son doigt s'arrêta sur un autre détail.

— Où seront les tables ?

— Quelles tables ?

— Celles qui serviront aux rencontres. Pour jouer aux cartes, coudre, discuter, faire tout ce dont les gens auront besoin ici.

— Nous pourrons les installer au besoin.

— Et où les rangerez-vous ?

J'ouvris la bouche, puis la refermai.

Je n'avais pas pensé à cela.

Przemysław sortit un mètre de sa poche, le déroula et désigna une alcôve près du mur latéral.

— On pourrait fabriquer des plateaux rabattables. Des bancs aussi. La salle n'est pas obligée de ressembler en permanence à un auditorium.

— Mais pour l'inauguration, nous devons accueillir cent personnes.

— Et pendant les trois cents autres jours ?

Je posai les mains sur mes hanches.

— Je n'ai pas l'intention de laisser cette salle vide une fois le projet terminé.

— Alors laissez-moi la concevoir de façon qu'elle soit utile après l'événement également.

Je me tus.

Ce n'était pas faute d'arguments. J'en avais plusieurs, tous raisonnables et fondés sur mon expérience. Mais je venais de comprendre la différence entre nos façons de penser. J'imaginais une salle pleine de monde à un instant précis, parfaitement planifié. Lui la voyait un mardi ordinaire, lorsque trois personnes viendraient et voudraient simplement s'asseoir autour d'une table.

— Que proposez-vous ? demandai-je.

— Deux conditions.

— Je vous écoute.

— Premièrement, aucun travail ne sera accéléré au détriment de la sécurité. Deuxièmement, je ne réaliserai aucune décoration qui gênerait l'utilisation future de la salle.

Je haussai les sourcils.

— Et si le sponsor exige des décorations ?

— Qu'il vienne les enlever après l'événement.

J'éclatai de rire avant de pouvoir me retenir.

Przemysław me regarda un instant, puis sourit à son tour. Ce n'était pas un grand sourire démonstratif, mais un bref moment de détente qui transformait complètement son visage.

— Vous n'aimez vraiment pas les compromis, dis-je.

— J'aime les bons compromis.

— Et qui décide lesquels sont bons ?

— Nous pouvons en décider tous les deux.

Cette dernière phrase avait une tonalité différente de nos échanges précédents. C'était une proposition, pas un défi.

Avant que je puisse répondre, une femme vêtue d'un pull bleu marine entra dans la salle, portant un sac rempli de pain

et un grand thermos. Elle se présenta sous le nom d'Helena Wysocka, directrice de la maison de la culture. Elle salua Przemysław avec une affection manifeste, puis me serra la main si énergiquement que je faillis lâcher mon stylo.

— Je suis contente que vous vous soyez rencontrés, dit-elle. Parce que je n'ai plus la force d'expliquer à chacun séparément qu'il ne s'agit pas seulement de réussir une jolie inauguration.

Je la regardai.

— Est-ce que tout le monde ici pense que je veux simplement organiser une jolie inauguration ?

Helena réfléchit quelques instants.

— Non. Mais il y a beaucoup de photos dans votre présentation.

Przemysław se tourna vers la fenêtre.

J'étais presque certaine qu'il souriait.

Nous nous installâmes autour du thermos et Helena nous parla des habitants qui se réunissaient régulièrement ici avant la fermeture de la salle. De madame Zofia, qui enseignait le crochet aux enfants. De deux enseignants retraités qui organisaient des soirées d'échecs. D'un groupe de femmes qui souhaitaient mettre en place des lectures collectives, mais n'avaient aucun endroit où disposer leurs chaises.

Je prenais des notes. D'abord par habitude professionnelle, puis avec une curiosité de plus en plus sincère.

— Quand la dernière rencontre de ce genre a-t-elle eu lieu ? demandai-je.

— Il y a presque deux ans, répondit Helena. Nous avons d'abord fermé une partie de la salle, puis la totalité. Pendant quelque temps, les gens demandaient quand les choses redeviendraient normales. Et ensuite, ils ont cessé de poser la question.

Przemysław regarda le petit bloc de bois posé sur la table.

— C'est précisément pour cela que je ne veux pas faire les choses à moitié, dit-il.

Helena acquiesça, tandis qu'un certain malaise m'envahissait. Non pas parce que quelqu'un m'accusait de quoi que ce soit. Simplement parce que, pour la première fois, je ressentais le poids de cet endroit autrement qu'à travers son budget.

Après notre petit déjeuner, nous commençâmes l'inspection. Przemysław m'indiqua où me placer sans danger pendant qu'il soulèverait une portion de l'ancien revêtement. Il retira plusieurs planches, révélant un bois plus sombre en dessous. L'odeur de l'humidité se mêla à celle de la poussière et je m'accroupis près de lui pour mieux voir la structure.

— Il faut remplacer cette solive, expliqua-t-il. Mais le reste est peut-être encore utilisable.

— Donc ce n'est pas si grave ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous avez un talent remarquable pour détruire l'espoir des gens en une seule phrase.

— Au moins, je ne leur vends pas de faux espoirs.

Je l'observai de près. Une petite cicatrice marquait son sourcil gauche et ses yeux clairs soutenaient mon regard

sans chercher à l'éviter. Une ancienne brûlure avait laissé une trace sur son poignet. Il remarqua mon attention, mais ne fit aucun commentaire.

— Je peux vous aider ? demandai-je.

— Vous pouvez tenir la lampe torche.

— J'ai étudié la gestion culturelle et me voilà promue assistante chargée de l'éclairage.

— C'est un poste à responsabilités. Évitez simplement de m'éclairer les yeux.

Nous travaillâmes en silence pendant une quinzaine de minutes. L'expérience avait quelque chose d'étonnamment agréable. Je n'avais pas besoin d'entretenir la conversation ni de démontrer mes compétences. Il me suffisait de suivre quelques consignes simples, d'observer et de poser des questions quand je ne comprenais pas.

Lorsque nous nous relevâmes enfin, Przemysław épousseta ses mains et me tendit un chiffon propre.

— Vous avez de la poussière sur la joue.

Je frottai machinalement mon visage.

— Maintenant, c'est de l'autre côté, remarqua-t-il.

Je soupirai.

— Ne vous moquez pas de moi.

— Je ne me moque pas encore.

Il tendit la main vers mon visage, puis s'arrêta à mi-chemin.

— Je peux ?

Pendant une seconde, je regardai sa main.

— Oui.

Il effaça délicatement la trace de poussière sur ma joue avec le bord du chiffon. Le geste fut bref et parfaitement pratique. Pourtant, je remarquai la chaleur de sa main et la rapidité avec laquelle il recula ensuite, rétablissant entre nous une distance polie.

Il n'essaya pas de prolonger cet instant.

Moi, en revanche, je songeai que j'aurais pu le faire.

Mon téléphone sonna avant que j'aie trouvé quelque chose d'intelligent à dire.

Marta.

Je m'éloignai de quelques pas pour répondre.

— J'ai une bonne nouvelle, annonça-t-elle. Le sponsor a accepté le montant préliminaire. Mais il veut du contenu promotionnel montrant l'avancement des travaux. Avec l'artisan, de préférence. Nous pourrions raconter l'histoire de cet homme qui redonne vie à un ancien lieu.

Je regardai Przemysław. Il venait de poser son mètre contre un encadrement de porte, entièrement concentré sur son travail.

— Il faut que j'en discute avec lui, répondis-je.

— Bien sûr. Mais essaie d'obtenir son accord. Ce serait un excellent sujet.

Après avoir raccroché, je restai immobile un instant. Je savais avec quelle facilité je pouvais convaincre quelqu'un que quelques photographies ne posaient aucun problème. Je savais aussi que Przemysław avait déjà refusé une fois.

Je retournai vers la table.

— Nous avons obtenu le financement de la première étape, annonçai-je. À condition de présenter un devis détaillé.

— C'est une bonne nouvelle.

— Il reste la question de la communication. Le sponsor aimerait montrer la personne chargée de la rénovation.

Przemysław rembobina lentement son mètre.

— Non.

— Je n'avais pas l'intention de vous convaincre. Je voulais simplement vous exposer la situation.

— Dans ce cas, vous l'avez exposée très clairement.

Je l'examinai attentivement.

— Vous refusez d'être photographié ou vous refusez de faire partie du projet ?

— Ce sont deux choses différentes.

— Je sais. C'est pour cela que je vous pose la question.

Il posa son mètre.

— Je veux réparer cette salle. Je ne veux pas devenir un personnage dans le récit de sa rénovation.

— Parfois, ce genre d'histoire permet d'obtenir des financements.

— Je comprends. Mais mon visage n'a pas besoin d'en faire partie.

Je ne répondis pas immédiatement.

Il était calme, mais j'avais perçu un changement dans sa voix. Il ne s'agissait pas d'une simple aversion pour les photographies. Il parlait comme quelqu'un qui avait déjà dû

expliquer une chose semblable et qui n'avait aucune intention de recommencer cette discussion.

— Je respecterai votre décision, dis-je.

Przemysław m'observa quelques instants.

— Merci.

Je fus surprise de constater combien ce simple mot me faisait plaisir.

Dans l'après-midi, je présentai à Helena une nouvelle proposition d'aménagement de la salle. Moins de rangées de chaises fixes, davantage d'éléments mobiles, une place réservée aux tables pliantes et un petit espace pouvant être utilisé indépendamment de la scène. La directrice écoutait avec un intérêt croissant.

— Cela pourrait vraiment fonctionner, dit-elle.

Przemysław se tenait près de la porte.

— À condition de trouver l'argent nécessaire pour les bons matériaux.

— Nous le trouverons, répondis-je.

Il tourna les yeux vers moi.

— Cette fois, je vous crois capable d'essayer.

Je ne savais pas s'il s'agissait d'un compliment ou d'un avertissement.

Alors que je rassemblais mes documents, il s'approcha.

— Demain, je viendrai plus tôt. Je veux vérifier les autres solives.

— Je serai là à huit heures.

— Vous n'êtes pas obligée.

— Je sais.

Pendant un instant, il me regarda comme si cette réponse était la chose la plus intéressante qu'il avait entendue de toute la journée.

— Alors, à demain, Nadia.

Pour la première fois, il avait laissé tomber le « madame ».

Je le remarquai immédiatement.

Et je compris tout aussi vite que j'attendais le lendemain avec impatience, pas seulement parce que la rénovation commençait enfin à prendre une forme cohérente.

Chapitre 2 - Une place à table

Le troisième jour, j'arrivai à la maison de la culture avec deux décisions sur lesquelles je n'avais aucune intention de revenir. La première concernait le projet : la salle devait servir aux habitants même après son inauguration officielle. La seconde était plus personnelle et nettement moins raisonnable : je voulais apprendre à connaître Przemysław Dąb en dehors de ses heures de travail.

Je ne savais pas encore ce que j'allais faire de cette deuxième décision.

Quant à la première, j'étais déterminée à la mettre immédiatement en pratique.

Helena avait préparé pour nous une petite pièce à l'arrière du bâtiment, où nous pouvions étaler nos documents sans risquer de les recouvrir de poussière. Sur la table se trouvaient une vieille bouilloire électrique, trois tasses dépareillées et une assiette de petits biscuits sablés. Par la fenêtre, on apercevait le jardin, où des feuilles mouillées recouvraient un étroit sentier.

Przemysław avait apporté son devis.

Il était précis, bien organisé et ne laissait guère de place à l'optimisme.

— Tout ça ? demandai-je en fixant le montant final.

— C'est le prix des matériaux et de la main-d'œuvre. Sans les décorations.

— Justement, les décorations étaient ce qui coûtait le moins cher.

— C'est généralement le cas. Jusqu'au moment où il faut réparer ce qu'elles dissimulent.

Je soupirai, mais au lieu de lancer une nouvelle discussion, j'ouvris mon tableau budgétaire.

Pendant l'heure qui suivit, nous examinâmes chaque poste de dépense. Nous renonçâmes à une partie du mobilier qui pouvait attendre. Nous convînmes que les bancs en bois seraient fabriqués à partir de matériaux récupérés pendant les travaux, si leur état le permettait. Przemysław proposa une solution plus simple pour aménager l'alcôve et je trouvai des fonds pour renforcer la protection des fenêtres.

Nous travaillions étonnamment bien ensemble lorsque nous cessions de considérer chaque phrase comme une invitation au duel.

— Maintenant, nous devons établir quelques règles, déclarai-je en faisant glisser une feuille vierge vers lui.

— Je croyais que c'était ce que nous étions en train de faire.

— Nous définissons les coûts. Les règles, c'est autre chose.

Il s'adossa plus confortablement à sa chaise.

— Je vous écoute.

— Toute modification ayant un impact sur le budget devra être discutée à l'avance. Je suis responsable du financement et de l'organisation, vous des aspects techniques et de la sécurité. Aucune décision prise dans le dos de l'autre.

— D'accord. Et aucune date promise aux sponsors sans m'avoir consulté.

— Je peux promettre une date pour l'événement.

— Vous pouvez. Mais vous ne pouvez pas promettre que le plancher sera prêt plus tôt que ne le permettent les contraintes techniques.

Je notai sa remarque.

— Autre chose ?

Przemysław hésita.

— J'aimerais que nous ne parlions pas aux habitants uniquement lorsque nous avons besoin d'eux pour notre programme.

Je levai les yeux.

— C'est-à-dire ?

— Si nous voulons aménager un lieu pour les gens, nous ne pouvons pas simplement leur demander comment ils aimeraient le voir le jour de l'inauguration. Nous devons comprendre ce qu'ils viendront y faire ensuite.

— C'est précisément pour cela que j'ai modifié le projet.

— Je sais. Et je l'apprécie.

Il avait prononcé ces mots calmement, sans la moindre ironie. J'éprouvai une satisfaction inattendue, plus grande que celle que m'avaient procurée bien des compliments professionnels.

— Dans ce cas, je propose une réunion de concertation, dis-je.

Przemysław haussa un sourcil.

— Avec des affiches ?

— Avec du thé.

— Sans microphone ?